

Olivier Flournoy

L'âge du sujet

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 55, Numéro 6, 1991.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. L'âge du sujet. In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 55, N° 6, 1991. 1635-1637.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1991c.pdf

L'âge du sujet

Olivier Flournoy

Entraînés par les spéculations métapsychologiques nouvelles et nécessaires sur la nature de la régression chez les psychotiques, nous avons, me semble-t-il, fait peu de cas de deux importantes questions soulevées par les travaux de Raymond Cahn et de François Ladame.

Il s'agit d'abord du problème de la fin d'une analyse envisagée sous l'angle phénoménologique ou simplement pratique.

Si nous faisons abstraction d'une vision globale de la psyché et d'une élaboration qui se voudrait systématique, structurale ou encore génétique, il saute aux yeux que l'analysant, une fois son analyse terminée, n'a cure de se poser la question de son appartenance théorique. Peu lui importe d'avoir été un « objet perturbé », d'avoir un moi homogène ou divisé, d'être guidé par son surmoi, de connaître les relations entre son moi-idéal et son idéal du moi, de se sentir, de se croire, ou de se savoir – ce qui me paraît à la fois faux et plus correct – habité par des pulsions contradictoires, etc.

Par contre, l'idée d'être enfin soi-même, c'est-à-dire un sujet au sens noble, ne peut que lui plaire. Comme on l'a bien vu et dit, un sujet qui ne saurait être ni assujetti ni autonome.

La sexualité, comme concept à la fois d'origine charnelle et psychique, est à même de signer la différence entre l'avant et l'après analyse, à condition de se libérer du point de vue économique restreint d'une quantité unique sujette aux

déplacements de type vases communicants. Si analyste et analysant réussissent à investir leur discours commun de sexualité non organique, sublimée si l'on veut, mais non pas neutralisée tout en l'étant – une formule d'apparence contradictoire due à la richesse de sens des pulsions – ils auront abouti à un résultat loin d'être négligeable. Dégagés des impasses ou du conflit dont la solution semblait devoir passer par la lutte, la possession ou la destruction et du corps et de l'esprit, ils devraient pouvoir envisager de jouir d'un discours dont les racines doublement corporelles – deux voix – signent l'origine sexuelle personnelle et dont l'autonomie – une pensée commune, un air commun – garantit l'universalité.

Quoiqu'il en soit, on ne saurait dire les choses simplement, par exemple que l'expérience d'une analyse satisfaisante va offrir de nouvelles possibilités à l'expérience de l'existence tout court, sans que cela n'évoque aussitôt une foule de questions théoriques, et c'est sans doute une bonne chose.

Mais ce à quoi l'on ne saurait échapper en tant que sujet, c'est à la prétention que l'analyse aura eu quelque effet positif pour le sujet qui en est advenu. C'est à l'analyste professionnel, l'analyste dans son habit de présujet, qu'appartient le privilège de s'interroger sur l'interminable, les impasses, la vanité de l'entreprise, c'est à lui que revient le droit et le devoir de se poser les questions les plus noires sur son métier, ses fondements et ses conséquences. L'analyste dans sa peau de sujet ne saurait partager ce message-là avec la communauté des sujets sous peine de s'épuiser en vain à vouloir les convaincre de revêtir, eux, l'habit de présujet.

En deux mots, rien n'empêche le sujet analysé de fonctionner selon ses penchants sexuels, mais ce qu'il aura retiré de son expérience sera, entre autres choses, certaines dispositions dans la gamme du plaisir à l'image de la jouissance du dit en analyse – qui soient compatibles avec son insertion dans le monde familial et politico-social.

Bien sûr, nous sommes loin d'une grandiose vision tragique de la destinée humaine à laquelle nous rêvons et aspirons tous... Mais d'autres que moi ont déjà dit l'importance d'une vision plus modeste, plus terre à terre, des choses de la psychanalyse. Bion, par exemple, qui souligne à plus d'une reprise le fait que les créateurs hors du commun, les grands hommes, poètes, scientifiques, etc., étaient des hommes ordinaires. L'assomption du sujet grâce à l'analyse serait alors celle d'un sujet ordinaire ayant entrevu la possibilité d'un extraordinaire qui lui permette d'espérer et non plus d'être assujetti à résignation.

Ceci m'amène au second point que le rapport de Raymond Cahn suggère et que personne, il me semble, n'a soulevé. Il s'agit de l'analyse non pas des adoles-

cents, des enfants ou des nourrissons, mais, à l'inverse, des gens âgés. Problème fondamental qui me paraît totalement négligé.

On nous promet une longévité incroyable. Actuellement on opère les cœurs des gens de 85 ans, les centenaires courent les rues, et d'ici peu il sera raisonnable de compter sur une espérance de vie de cent vingt ans. Or une triade émotionnelle guette tragiquement cette population : la grogne, la gêne, la honte.

Grognons ils le sont, ceux qui las de discuter éternellement des mêmes questions, se rendent compte que c'est peine perdue de vouloir faire part de leur expérience ou de leur vécu.

Gênés ils le sont, ceux qui ne répondent plus aux canons esthétiques qui permettent à la majorité de s'imaginer dansant nue sur la place publique.

Honteux ils le sont aussi, parfois pour la raison aussi tragique que futile qu'ils ont trop d'années derrière eux.

Et le drame qui en résulte, c'est le silence. Ils se taisent.

Ils se taisent et c'est le silence intérieur qui peu à peu, insidieusement, risque de s'installer et de rendre ce gain d'années parfaitement vain.

Ils se taisent, soit. Mais, forte de l'expérience analytique où elle est vécue à deux, la jouissance du dit peut s'intérioriser et entretenir la flamme de la jouissance du dialogue intérieur.

La grogne, la gêne et la honte, certes difficiles à maîtriser, ont alors quelques bonnes chances de n'être que des épiphénomènes.

À 50 ans j'ai eu le privilège d'avoir un analysant de 75 ans, délirant de surcroît. Je pense n'avoir pas perdu mon temps – il me donnait à penser autant que quiconque – et je crois ne pas lui avoir fait perdre le sien. Nous étions tous deux à l'occasion des adolescents, parfois des enfants, et nous aspirions tous deux à devenir enfin sujets.